

## Acte I

Scène 1 : Cayne.

*(Il fait nuit noire, un petit matin de novembre. Cayne arrive dans un jardin avec une pelouse, un rosier et quelques arbres. Au pied, un bâtiment mêlant le verre et la brique).*

**Cayne.**

Pas un branle qui dénonce la nuit dans ce royaume.

J'arrive en voleur, l'âme mouillée par la force d'entreprendre comme au sorti du monde.

Hier destitué, aujourd'hui en faveur,

Avec de hautes fonctions sur l'échelle de ta hiérarchie, toi qui délivres des biens imprégnés de substance.

Je vais introduire en toi une âme nouvelle, une ruche au creux de ton corps sénile.

Car tu vieillissais et dans ta lente déclinaison, ton cri perçant de vieille femme a plu au génie des machines qui m'assiste.

Ah ! tu vas recevoir de mes mains, livraison d'un travail qui t'exaltera, comme aux oreilles d'un cheval la brise annonçant l'orage.

Oui, je vais empoigner ton grand corps pour qu'il soit plus souple aux rythmes des saisons humaines.

Je vais te rendre aux couleurs du feu incessant, ordonner une moisson de bienfait pour tous les hommes !

Mais, l'œuvre accomplie, tu voudras, ingrate, me jeter en chien aveugle qu'on abat à regret.

Au fond, tu n'as que la mort à offrir, la même qui frappe en hiver le clochard, la même en plus maquillée, plus insidieuse.

Mais que m'importe de mourir si c'est pour arroser ce grand soleil qui coule au-delà de nous-mêmes !

Il y a sur terre une économie qui veut notre oui profond pour arracher la nuit suprême !

Qu'il coule, qu'il coule ce soleil ! Qu'il s'empare de moi comme un dieu de sa victime ! Qu'il me boive jusqu'à la sève !

Car le travail accompli, tu ne pourras l'effacer. Il remplira son office en nourrissant la foule d'inconnus, comme autrefois les bras de la nourrice et le savoir de l'instituteur.

*(On entend le grondement du premier métro. La Lune blanchit).*

Voici l'heure où la ville sort de sa torpeur comme un bateau découvre au matin le relief soudain de la côte.

Hardi les gars ! Voici l'urgence de la manœuvre et celui-ci grimpe au mât et ceux-là tirent les bouts.

Je les entends remuer dans la ville comme au-dedans de la soute.

Sortons pour les grandes institutions de la lumière vers où le désir nous porte plus loin que notre inachèvement !

*Hardy my people !* Il me presse de nous retrouver costumés, juponnés, les ongles éclatants, parfumés comme des abeilles.

Que je vous entrave la bouche et fourre en vos palais

un grand café amer !

Tous, entre mes doigts, métamorphosés en pure monnaie d'échange,

O mon troupeau des sans poils ! Mes faces d'anges !

Qu'il me tarde de voir grandir sur nous le tas d'or apuré de la colère,

Pauvres éternels débiteurs de l'effort dont les cœurs se dilatent à la promesse du grand vivre.

Que disparaisse en nous le verdouillage des choses sans valeur comme les poissons morts sur la grève !

Scène 2 : Cayne, Hellereau.

*(Sur le parvis).*

**Cayne.**

Salut Hellereau, content de retrouver ta face de courtisan !

**Hellereau.**

Cayne ? Que viens-tu faire ici ?

**Cayne.**

Comment ? Tu n'es pas dans le secret ?

**Hellereau.**

Dis toujours !

**Cayne.**

Le grand projet, que je menais l'année dernière et qui fut brutalement arrêté,

Du Prince a retrouvé les faveurs.

**Hellereau.**

Je savais le projet relancé mais j'ignorais qu'il t'ait fait signe.

**Cayne.**

A qui voulais-tu qu'il fasse appel ?

Seul mon projet marque une rupture avec tout ce qu'on trouve sur le marché, tous les spécialistes en conviennent.

Le Prince eût peur de le voir aboutir entre des mains ennemies,

C'est aussi simple.

*(Silence).*

Nous voilà donc ramenés quelques mois en arrière, l'un en face de l'autre :

Toi, responsable du service et moi du projet qui renouvelle sa raison d'être.

**Hellereau.**

Du moins qui la modifie singulièrement.

Je frémis devant ton exaltation : combien de vies vas-tu saisir et pousser dehors ?

**Cayne.**

Verbiage ! Verbiage ! L'entreprise n'est pas un bien que chichement des bourgeois de salariés se partagent, Mais une volonté farouche qui veut plier la nature aux lois de l'homme.

Qui lui donnent un corps ? Une raison ? Une vie ?

Ceux qui couchent avec elle, qui la rêvent, et sans fin la réinventent.

Les autres suivent, par l'autorité mâle qui s'affiche,

Qu'ils courent à leur perte ou leur salut, qu'importe !

Trop heureux déjà du sang qu'elle fait couler dans leurs veines !

**Hellereau.**

Cayne, je ne te crains pas ! Je t'observe. J'attends que tes pas approchent du lieu où j'agis et alors je comprendrai tes intentions et la valeur de ton travail.

C'est pour cela qu'on me paye.

Je suis le gardien du temple où les projets s'incarnent en produits qu'on propose.

J'ai du nez pour reconnaître sur l'immensité du rêve ce qui frémira sous l'effort du souffle.

**Cayne.**

Va, t'es pas un mauvais bougre. J'apprécie ton puissant ancrage dans le quotidien car c'est de lui que tu tiens ton pouvoir.

J'ai moins de goût pour ta capacité à maquiller le changement en une chose établie,

Où tous t'écoutent, rassurés par ta voix mielleuse, satisfaits de voir le risque s'évanouir,

Pauvres âmes, prêtes à s'étourdir plutôt que vivre !

Et toi, maître de la dissimulation et de la pesanteur, tu te complais à les soumettre à ce monde inerte

Comme un vieux chat jouant avec une souris morte.

**Hellereau.**

C'est à ce prix qu'on parvient à vivre à plusieurs et préférer la horde au cri de l'homme seul.

Le présent a ses lenteurs qui blessent les esprits pincés comme une corde.

Allez, suffit ces longs débats ! Le comité se tient dans une heure et je dois me préparer.

Toi aussi, tu ferais bien de faire pareil.